Ami du Clergé du 11-18 février 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — III. L'extérieur de nos églises, 81.
Carême sur la Prière *(fin)*. — XIV. Nous ne prions pas assez, 83.
Sur les Epîtres du dimanche. — XVII. *4e Dim. de Carême :* L'Ancien et le Nouveau Testament, 85.
Retraite pascale. — I. L'Amour qui sauve : Incarnation et Rédemption, 87. — II. L'Amour qui instruit et qui éclaire : la Bonne Nouvelle, 90.
Aux Enfants de Marie. — LXXIV. La mode et les modes, 94.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

III

L'EXTÉRIEUR DE NOS ÉGLISES

Mes frères,

Avant de pénétrer en nos églises et d'en étudier l'intérieur, nous allons tout d'abord en examiner l'extérieur.

I

Il n'est pas difficile de reconnaître une église et de la distinguer des monuments qui l'entourent. Maison de Dieu et destinée à abriter tous les fidèles de la localité, elle a des proportions bien plus grandioses, elle surpasse toutes les demeures qui se groupent autour d'elle ; son clocher, tour ou flèche, se dresse dans les airs, dominé par la croix et le coq traditionnel.

Nos églises catholiques sont ordinairement orientées. Je dis : ordinairement, car ce n'est pas absolument obligatoire. Quand la disposition des lieux ou du terrain l'exige, on peut déroger à cette règle. Les Juifs priaient tournés vers Jérusalem ; même captif à Babylone, le prophète Daniel se retirait dans sa chambre haute dont les fenêtres s'ouvraient du côté de Jérusalem et là, trois fois par jour, il se mettait à genoux tourné vers la Ville sainte et priait Dieu (Dan., VI, 10). Les chrétiens ont tout autant de raisons qu'eux de le faire : n'est-ce pas à Jérusalem que Notre-Seigneur a souffert et qu'il est mort sur la croix ? Afin que le prêtre à l'autel et les fidèles pendant les saints offices aient les yeux tournés vers le Calvaire où s'est accompli le grand mystère de notre Rédemption dont le mystère de l'autel est la continuation, afin de nous faire songer au divin Soleil de justice dont les rayons ont illuminé le monde, comme chaque matin le soleil matériel nous envoie d'Orient ses premiers rayons, la coutume s'est établie de construire les églises de manière que leur chevet soit tourné vers le levant et le portail vers le couchant. L'esthétique y trouve son compte autant que la piété : rien n'est gracieux comme les premiers rayons du soleil se jouant, les matins d'été, dans les verrières du chœur et illuminant le sanctuaire à l'heure où le prêtre monte à l'autel.

C'est également pour nous rappeler le grand sacrifice de la croix qui s'y renouvelle tous les jours, que nos églises ont la forme d'une croix dont le sommet est formé par le chevet, abside ou sanctuaire, les bras par le transept ou chapelles latérales, et le pied par la grande nef.

Quelques églises sont précédées d'un porche, sorte d'auvent qui en protège l'entrée. Presque toutes en possédaient autrefois. C'est là que, dans les premiers siècles chrétiens, se tenaient les pénitents momentanément exclus de l'église ; c'est là, nous l'avons dit, qu'au moyen âge se traitaient les affaires de la communauté qui aujourd'hui se discutent à l'hôtel de ville ou à la mairie. Dans les premiers siècles, les églises étaient également précédées d'une cour, qu'on appelait aussi « paradis, » d'où « parvis. » Cette cour était ordinairement décorée avec une grande magnificence, aussi on lui donnait le nom de « paradis, » justifié souvent aussi par des scènes du paradis terrestre qui y étaient représentées. Aujourd'hui encore on donne ce nom de « parvis » aux places qui précèdent les cathédrales. La façade de celles-ci continue d'être très ouvragée, des statues et des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament y sont sculptées, qui font de ces portails tout un poème de pierre. Les églises plus modestes ont fréquemment, elles aussi, leur porte principale surmontée d'un tympan représentant quelque scène de la vie de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou de leur titulaire. Toutes ces représentations religieuses sont bien faites pour provoquer notre recueillement quand nous franchissons le seuil de la maison de Dieu.

II

Le portail de l'église est surmonté d'un clocher formé d'une ou de plusieurs tours, d'une ou plusieurs flèches selon l'importance de l'église. Il existe en effet comme une sorte de hiérarchie parmi les édifices consacrés au culte.

Les *basiliques* tiennent le premier rang. Ce sont les églises auxquelles le Souverain Pontife a décerné ce titre, en raison de leur beauté ou de leur célébrité. Les basiliques majeures ont la prééminence sur toutes les autres églises, les basiliques mineures cèdent le pas aux églises cathédrales. On les reconnaît au pavillon portant les couleurs pontificales suspendu à leur voûte. C'est une sorte de parasol jaune et rouge surmonté d'un globe et d'une croix.

On distingue les basiliques *majeures* : il y en a quatre à Rome, et les basiliques *mineures*. Celles-ci sont nombreuses : le seul pape Pie IX a décerné ce titre à vingt-cinq églises en France.

Les églises *cathédrales*, dont le nom vient du mot *cathedra*, qui veut dire *chaire*, *siège*, sont les églises où se trouve fixé le siège de l'évêque. La cathédrale est la première église du diocèse, comme l'évêque en est le premier pasteur. Tout le diocèse doit en célébrer la dédicace et en fêter le Patron. Les cathédrales portent le nom d'églises *patriarcales*, *primatiales* ou *métropolitaines*, selon qu'elles sont le siège d'un patriarche, d'un primat

ou d'un archevêque. Les églises *abbatiales* sont celles où siège un abbé, les églises *collégiales* celles qui sont desservies par un chapitre, c'est-à-dire des chanoines ; les églises conventuelles sont les églises unies à un monastère.

Tout d'abord il n'y eut guère d'églises que là où était l'évêque. Les diocèses étaient en effet jadis beaucoup moins étendus qu'aujourd'hui et surtout comptaient moins de fidèles, le paganisme retenant encore de nombreux adeptes. Ceux-ci s'étant convertis à la vraie foi, il devint nécessaire de multiplier le nombre des églises pour leur faciliter l'assistance aux offices et la réception des sacrements. Gouvernées par un simple prêtre ou curé, celles-ci portent le nom d'églises *paroissiales*.

Il existe aussi des chapelles publiques, semi-publiques, privées ou rurales, ainsi appelées en souvenir de la tente où l'on abritait la chape *(cappa, cappella)* de S. Martin que les rois de France faisaient porter à leur suite, même à la guerre. Ce sont de petites églises à l'usage des couvents, collèges, hôpitaux ou même de certaines familles dont les habitants ne peuvent se rendre à l'église paroissiale. Ce sont aussi des buts de pieux pèlerinages en l'honneur de la Sainte Vierge ou des Saints.

Avant d'être utilisées pour le service divin, toutes ces églises ou chapelles doivent être consacrées ou tout au moins bénites. La bénédiction peut leur être donnée par un simple prêtre délégué par l'évêque, mais celui-ci seul peut leur conférer la consécration.

Cette consécration est l'occasion d'une imposante cérémonie. Dès la veille, les habitants du lieu dont l'église va être consacrée sont tenus à l'abstinence et au jeûne, ainsi que l'évêque consécrateur. Dans une chapelle improvisée sont déposées les saintes reliques que l'évêque scellera dans les autels qu'il consacrera, et l'office des saints martyrs doit être chanté en leur honneur. Le lendemain le prélat consécrateur vient s'agenouiller devant ces reliques et y réciter avec les assistants les psaumes de la pénitence. Il se rend ensuite à la porte de l'église ; par trois fois il en fait le tour en en aspergeant la partie supérieure, le milieu et les fondations ; par trois fois aussi il en frappe la porte de son bâton pastoral, le tout accompagné de longues et touchantes prières. C'est alors seulement que celle-ci s'ouvre devant lui et qu'il y pénètre, suivi des seuls ecclésiastiques employés à la cérémonie. De nouveau, au chant du *Veni, Creator*, des litanies des Saints et de nombreux psaumes et cantiques, il asperge les murs intérieurs de l'édifice avec une eau bénite spéciale, comme il en a aspergé et béni les murs extérieurs. On va ensuite très solennellement en procession chercher les saintes reliques et l'évêque les scelle dans le tombeau des autels qu'il consacre ensuite en répandant à plusieurs reprises sur leur table l'huile des catéchumènes et le saint chrême et en faisant brûler de l'encens sur les croix gravées au milieu de ces tables et à leur quatre angles. Pendant ce temps, des thuriféraires, l'encensoir à la main, tournent sans discontinuer autour de ces autels, les enveloppant d'un nuage d'encens. Le pontife marque également du saint chrême les douze croix peintes sur les piliers qui soutiennent l'église et devant lesquelles brûle un cierge et il les encense ensuite. Enfin, l'évêque bénit les nappes de lin dont on revêt l'autel consacré et la messe de la dédicace y est célébrée solennellement pour couronner cette longue et impressionnante cérémonie.

III

Le portail de l'église, avons-nous dit, est ordinairement surmonté d'un clocher où sont suspendues les cloches qui doivent appeler les fidèles aux saints offices.

Les cloches n'ont pas toujours existé. Au temps des persécutions, vous le devinez, on se gardait bien d'annoncer bruyamment les réunions pieuses des fidèles. Ceux-ci s'avertissaient mutuellement, ou bien un clerc messager allait discrètement de maison en maison faire connaître le jour et l'heure des offices aux Catacombes.

Quand Constantin eut accordé la liberté aux chrétiens, ceux-ci se servirent tout d'abord, pour annoncer les offices, d'instruments de bois semblables aux crécelles dont les enfants se servent pendant la Semaine Sainte pour convoquer les fidèles à l'église. Ce n'est qu'au VII^e siècle que l'usage des cloches se généralisa en Occident, puis en Orient, sur l'initiative du pape Sabinien, successeur de S. Grégoire le Grand. Le nom latin de la cloche : *campana*, permet de penser que c'est en Campanie, province d'Italie, que parurent les premières fonderies de cloches. D'abord petites et très grossières, ces cloches devinrent bientôt des œuvres d'art ornées de bas-reliefs représentant des scènes religieuses ou des inscriptions qui indiquent la mission des cloches. C'est ainsi que sur une cloche de la ville de Metz on lit une inscription dont voici la traduction : « Je loue le vrai Dieu, je convoque le peuple, je réunis le clergé, je pleure les défunts, j'éloigne la foudre, j'embellis les fêtes. » Une cloche d'Aubrac, en Aveyron, porte une inscription analogue : « Publie les louanges de Dieu, chante pour le clergé, chasse les démons, rappelle les égarés. » Ces dernières paroles font allusion au couvre-feu que pendant l'hiver on sonnait régulièrement, jadis, à la fin de la veillée, pour que les voyageurs égarés dans la neige puissent retrouver leur route en se dirigeant vers l'endroit d'où se faisait entendre l'appel de la cloche.

Aujourd'hui, elles portent habituellement en relief et sur leur paroi extérieure la date de leur fabrication, les noms des saints ou saintes sous l'invocation de qui elles ont été placées, les noms de leurs donateurs, des autorités civiles et religieuses sous l'administration desquelles elles ont été fondues et ceux de leurs parrains et marraines.

Car les cloches ont des parrains et marraines. Leur bénédiction porte en effet le nom de *baptême*, car elle a beaucoup de ressemblance avec

les cérémonies du baptême. Cette bénédiction est réservée à l'évêque, qui toutefois peut déléguer un simple prêtre pour la donner. Elle aussi est l'occasion d'une cérémonie bien édifiante : après la récitation de nombreux psaumes, le pontife bénit l'eau lustrale dont ses ministres lavent l'intérieur et l'extérieur de la cloche parée de blanches livrées. Sur leurs parois, il fait ensuite avec l'huile des infirmes d'abord, puis avec le saint chrême, de nombreuses onctions en forme de croix ; il les parfume en faisant brûler sous elles une composition de myrrhe et d'encens ; il leur donne la parole en les faisant sonner trois fois et en invitant leurs parrains et marraines à en faire autant. Enfin la cérémonie se termine par le chant de l'Evangile de l'Assomption approprié à la solennité et surtout par la distribution des dragées à laquelle procèdent parrains et marraines.

Aimons nos cloches et soyons heureux de les entendre verser des flots d'harmonie sur nos villes et nos villages. Leurs carillons et leurs joyeuses volées ont chanté votre baptême, votre communion solennelle, votre mariage, et le feront à nouveau pour vos enfants. Leur glas a pleuré avec vous sur le cercueil de vos défunts ; leur tocsin appelle au secours quand vous êtes victimes de quelque sinistre ou quand la patrie est en danger. Leur note triomphale accompagne le *Te Deum* de la victoire. Oui, aimez-les et ne permettez pas qu'elles restent jamais muettes.

Le clocher est surmonté de la croix et celle-ci d'un coq, Celui-ci n'est pas une simple girouette destinée à vous indiquer d'où vient le vent. La croix est l'étendard de Jésus-Christ ; le coq gaulois, que vous voyez gravé sur les pièces de monnaie ou sculpté sur les monuments publics, est l'emblème de la France. Or, de même que sur le palais des chefs d'Etat flotte le drapeau de la nation qu'ils gouvernent, ainsi sur nos églises françaises se dressent à la fois l'étendard de Jésus-Christ et l'emblème de la France. La croix signale au loin la maison de Dieu, le palais du Roi des rois ; le coq gaulois qui l'abrite, indique que la France reste toujours le sergent de Dieu et la protectrice de la croix, prête aujourd'hui comme toujours à accomplir les gestes de Dieu dans le monde.

* *

Aimons nos églises, m. f. Chaque fois que nous apercevons au loin leurs flèches qui s'élancent vers le ciel comme pour nous le montrer, élevons nos cœurs au-dessus de la terre et des choses de la terre, et laissons-le s'envoler vers l'Hôte divin qui, dans leur enceinte consacrée, veut bien habiter parmi nous. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA PRIÈRE

XIV

NOUS NE PRIONS PAS ASSEZ

Mes frères,

Dans ce dernier de mes entretiens sur la prière, je veux vous soumettre une remarque qui sera en même temps une adjuration. Ma foi et mon cœur tout ensemble me pressent de vous dire ce que je regarde comme une faute et un malheur : *Nous ne prions pas assez !*

Je le sais, et je vous en ai rendu témoignage, je ne suis pas, nous ne sommes pas de ceux pour qui Dieu est un inconnu et un étranger, de ceux qui ne pensent jamais à lui, de ceux qui ne se recueillent et ne s'agenouillent jamais devant lui, de ceux qui, en un mot, ne prient jamais. Nous prions matin et soir ; nous prions le dimanche et les jours de fête ; mais malgré tout, je le répète, nous ne prions pas assez.

Nous ne prions pas assez *pour accomplir tout notre devoir* envers Dieu ; — nous ne prions pas assez *pour notre bien propre ;* — nous ne prions pas assez *pour le bien de nos frères et du monde.*

Voilà les trois points que je tiens à mettre en lumière avant de me taire sur un sujet si important, heureux si j'ai pu, par mes paroles si simples et si sincères, vous faire partager mes convictions et vous décider tous, — oui, tous, — à prier et à prier toujours mieux et plus assidument.

I

Nous ne prions pas assez *pour accomplir tout notre devoir envers Dieu.* Réfléchissez, vous comprendrez tout de suite et sans peine que ce que je vous dis là est la vérité. Il suffit, pour en être persuadé, de penser un instant à ce qu'est Dieu et à ce que nous sommes.

Ce qu'est Dieu, vous le savez aussi bien que moi. Il est l'Etre suprême, antérieur à tout, Créateur de tout ce qui existe, Conservateur de tout ce qu'il a créé ; plus grand que son œuvre, si grand qu'il n'a pas de mesure et que c'est à bon droit qu'on l'appelle de ce nom terrassant : l'Infini. Il est l'Intelligence sans ombre, la Puissance sans limite, la Justice sans faiblesse, la Bonté aux largesses inépuisables. Il est notre Sauveur et Rédempteur, ce Verbe éternel qui s'est fait homme pour l'amour de nous, et il est cet Esprit qu'il nous a envoyé, selon sa promesse, lumière qui éclaire le monde et force qui soutient les âmes dans la foi et la vertu, et qui, vivifiant l'Eglise, la maintient debout au milieu des orages et la fait inébranlable et immortelle.

Dieu est le seul Etre qui ne dépende de personne ni de rien, et de qui tout ce qui est vient et dépend, l'homme — c'est-à-dire nous — comme tout le reste. Il est le Père, mais en même temps il est le Maître, l'unique Maître, le Maître souverain, le Maître absolu devant qui il n'est que juste que toute créature s'incline et fléchisse les genoux.

Et nous, que sommes-nous, en face de cet Etre si grand et si puissant ? Nous sommes ses créatures, autrement dit des êtres qui lui doivent l'existence. Nous sommes ses obligés de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, car s'il retirait sa main nous manquerions de tout et nous retomberions dans le néant. Nous sommes ses justiciables, car il voit tout ce que nous faisons, tout ce que nous pensons ; et si nous violons ses lois, il le sait aussitôt, et il nous demandera compte de nos infidélités. Il est notre ressource dernière et notre recours suprême, car nous ne possédons rien et nous ne pouvons rien espérer qu'il ne nous le donne. Enfin, si nous l'envisageons dans ses rapports avec le monde, nous savons que c'est lui qui l'a conçu, fait et organisé ; lui qui a jeté dans les espaces incommensurables ces millions d'astres dont l'orbite défie tous les calculs, suspendu au-dessus de nous le soleil, cette lumière éclatante, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, et toutes ces merveilles de matière et de vie qui éblouissent nos yeux et accablent notre imagination. Ne sentez-vous pas, votre bon sens ne vous dit-il pas que devant un être si grand, nous si faibles, si petits et si dépendants, nous devrions prosterner à chaque instant notre pensée, ne jamais cesser de l'adorer et de l'implorer, passer notre vie entière enfin à lui rendre les hommages qui lui sont dus ? Or, vous savez ce que nous faisons tous : nous l'oublions pour penser et nous donner à toute autre chose ; nous ne le prions que rarement, et encore avec quelle indolence, quelle langueur, quelle apathie, pour ne pas dire quelle coupable indifférence !

Vous le voyez donc, nous ne prions pas assez, ni assez bien, pour accomplir notre devoir envers Dieu !

J'ose affirmer que c'est aussi à notre plus grand détriment, et vous allez le comprendre par le developpement de ma seconde pensée, qui est celle-ci :

II

Nous ne prions pas assez *pour notre propre bien*. Quel est notre bien ? Ne nous faisons pas d'illusion. Notre bien, notre vrai bien, ce ne sont pas les terres et les maisons que nous pouvons avoir au soleil ; ce ne sont pas, non plus, les satisfactions terrestres que nous pouvons arracher aux hasards et aux duretés de la vie. Il y a plutôt là, dans ce qui est pourtant l'objet des désirs et des recherches passionnés de bien des gens, des obstacles à notre vrai bien. Quel est-il donc, encore une fois ?

M. f., c'est la grâce de Dieu, c'est-à-dire l'amour de Dieu dans notre cœur, la présence habituelle de Dieu dans notre âme, une vie intérieure supérieure à ce que nous appelons d'ordinaire notre vie, une vie de relations filiales avec Dieu, qui nous provoque à la pratique de toutes les vertus et qui est déjà le commencement et comme l'aube voilée de la vie éternelle. C'est un état qui suppose l'humilité, l'adoration, la soumission, l'amour, l'abandon de soi, et qui est proprement l'état auquel tout chrétien doit tendre avec l'intention et le désir de l'atteindre. Voilà le vrai bien, pour tout dire, le seul bien.

Or, ce bien n'est pas en nous ; nous ne pouvons l'obtenir ni par l'effort de nos bras ni par les entreprises et les poursuites de notre esprit. Il vient de plus haut que nous. C'est Dieu qui le détient et qui le dispense. Et il ne le donne qu'à ceux qui le lui demandent. La prière, avec les sacrements, est le moyen exclusif d'obtenir ce bienfait du ciel et de vivre en état de grâce.

Or, je dis que nous ne recourons à ce moyen de nous sanctifier ni avec assez d'application, ni assez fréquemment. D'où viennent notre langueur et notre tiédeur dans le service de Dieu ? D'où viennent tant de négligences, tant de fautes, tant de péchés qui atténuent l'action de la grâce dans nos âmes et trop souvent l'en chassent comme une hôtesse importune ? D'où vient que nous vivons comme le monde, nous qui devrions vivre, étant ses membres (ainsi que dit l'Apôtre), comme le Christ et de la vie du Christ ? D'un manque de foi et d'amour ? Oui, certes. Mais comment se fait-il que notre foi dépérit et que notre charité languit, se refroidit comme une flamme mourante ? Il n'y a pas à en chercher la raison bien loin. Un foyer s'endort quand il n'est pas entretenu ; une lampe brasille et s'éteint quand est épuisée l'huile qui l'alimente ; toute vie étouffe et meurt dans un air trop raréfié. Il en est de même pour notre âme ; la grâce qui est sa vie, n'y demeure et ne s'y renouvelle que si nous veillons à l'y soigneusement entretenir. Or ce qui l'attire, la fixe, l'entretient, l'excite et la développe en nous, vous le savez assez, c'est la prière. Ceux qui ne prient pas n'auront donc pas la grâce ; ils ne vivront donc pas de la vie divine ; ils ne nourriront pas en eux ce germe de la vie éternelle. Et nous qui prions peu ou mal, nous en serons privés dans la mesure où nous négligerons cette condition essentielle de vie. C'est pourquoi je vous dis : Notre médiocrité spirituelle vient de là ; l'*inexaucement* de nos demandes vient de là ; toutes les misères de nos pauvres âmes viennent de là. Nous ne prions pas assez pour notre propre bien.

III

Enfin, nous ne prions pas assez *pour le bien de nos frères et du monde*. Soyez encore sincères et répondez à ma question : Est-ce souvent que, dans vos prières, vous pensez à cette multitude d'âmes qui, soit qu'elles appartiennent à l'Eglise, soit qu'elles vivent en dehors d'elle à cause de leur ignorance, de leur infidélité ou d'une coupable rébellion, ne rendent pas à Dieu l'hommage et le culte qui lui sont dus, passent leurs jours hors du bercail de Jésus Christ, meurent sans espérance parce qu'elles sont sans foi, et se perdent pour la vie éternelle ? Priez-vous, selon le vœu de Notre Seigneur, pour que le Père qui est aux cieux envoie des ouvriers afin de ramasser en gerbes cette moisson qui reste couchée sur les sillons et qui y pourrira s'il ne se rencontre des

bras pour l'engranger ? Priez-vous pour qu'il envoie des apôtres aux peuples assis à l'ombre de la mort, des prêtres aux paroisses abandonnées ? Non, vous priez pour vous, comme si vous étiez seuls au monde et comme si vous n'aviez pas une certaine responsabilité, parce que solidaires de tous les hommes, dans l'état de lourde indifférence où semble s'enfoncer de plus en plus, à notre époque, une humanité qui ne vit plus que pour la terre. Il nous a été dit, et c'est un ordre positif : « *Rogate Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*. Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson. » Obéissons-nous à ce commandement du Seigneur ? Je le sais, on prie à cette intention dans les monastères, dans les couvents, dans certaines associations pieuses ; mais nous, je doute qu'une si sainte pensée effleure souvent notre esprit !

Si le monde n'est pas plus chrétien, et si, n'étant pas plus chrétien, il n'est pas plus heureux, n'est-ce pas notre faute ? — « Je crois, a dit un philosophe, que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, cette heure et ce jour seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers [1]. »

Cette conviction est la mienne ; elle est celle de tous ceux qui savent la nécessité et la puissance de la prière. Conviction qui s'appuie sur un principe incontestable : à savoir que Dieu aime toutes ses créatures et les hommes, ses créatures privilégiées, par-dessus tout ; qu'il est le créateur, la source et le détenteur de tous les biens, et qu'il est toujours prêt à les concéder à ceux qui les lui demandent, en cela fidèle à sa promesse mille fois répétée dans les Ecritures et dans le saint Evangile. Plus il y a de prières, plus il y a de bienfaits obtenus, et plus il y a de bienfaits obtenus, plus il y a de malheurs évités et de paix et de prospérité accordées et acquises. C'est la prière qui est la grande régulatrice des destinées des individus, des peuples et de l'humanité ellemême.

Vous le comprenez maintenant, m. f., nous ne prions pas assez. Nous ne prions pas assez pour honorer Dieu comme il le mérite ; nous ne prions pas assez pour notre bien ; nous ne prions pas assez pour le bien de nos frères et du monde. Nous avons entre les mains un instrument de puissance et de salut dont nous n'avons ni l'idée ni le courage de nous servir. Aujourd'hui prenons conscience de notre pouvoir et formons, d'une volonté ferme et irrévocable, la résolution de louer Dieu plus dignement en le louant plus habituellement ; d'attirer sur nous avec plus de ferveur et de constance les grâces par lesquelles seules nous pouvons être sanctifiés ; enfin de contribuer, selon la mesure de nos forces, à l'évangélisation, à la paix et au bonheur du monde.

[1] Donoso Cortès.

* *

Si vous tenez, si nous tenons tous cette résolution, Dieu soit béni ! En vous parlant de la prière, je n'aurai perdu ni mon temps ni ma peine et, de ma prédication et de votre bonne volonté unies, un résultat considérable pourra sortir. Nous ne sommes qu'une modeste paroisse parmi les millions de paroisses du globe ; il n'importe. Il suffit d'un poids parfois bien léger pour faire pencher la balance Nos prières sincères, pieuses, pressantes, seront ce poids décisif peut être. Du moins, si nous ne changeons pas la face de la terre, nous serons-nous réformés nous-mêmes et, ayant ici-bas rendu gloire à Dieu et donné au prochain la plus grande preuve de notre charité, nous mériterons une place dans ce Royaume dont Jésus est le Roi et dans lequel l'adoration et la prière feront nos délices éternelles. Ainsi soit-il.

FIN

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XVII

Quatrième Dimanche de Carême

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT

Mes frères,

Dieu, qui n'abandonne rien au hasard, a tenu à préciser les devoirs qu'auraient envers lui les hommes, suivant leurs pays et leurs époques, ainsi que les sanctions qui résulteraient de ce qu'ils auraient accompli ou négligé ces obligations.

I

On serait presque tenté de se demander pourquoi les charges divinement imposées n'ont pas toujours été identiques, pourquoi le Nouveau Testament diffère tant de l'Ancien. Car, enfin, Dieu est immuable dans sa volonté comme dans sa sagesse, et tous les hommes sont également ses enfants. — Pour résoudre cette difficulté, il suffit de lire ce passage de l'Epître aux Galates que vous venez d'entendre : « Mes frères, il est écrit qu'Abraham eut deux fils : l'un était celui de l'esclave et l'autre celui de la femme libre. »

Toute l'histoire religieuse du monde semble résumée en ces quelques lignes. De même que le père des croyants devait avoir une prédilection pour le fils de son épouse officielle, ainsi le Père du genre humain a réservé des faveurs plus hautes aux enfants privilégiés qui sont nés surnaturellement de son union avec l'Eglise et ont été baptisés dans le sang de Jésus. Que cette divergence ne vous choque point. Sans chercher à pénétrer dans les arcanes de la Volonté suprême, nous

n'avons qu'à jeter un regard sur les siècles écoulés pour en trouver une explication suffisante.

Au commencement de toutes choses, la bonté divine avait tenté de donner à nos premiers parents une position enviable entre toutes. Placés dans le paradis terrestre, Adam et Eve devaient jouir d'une existence éminemment heureuse, puis d'une immortalité de gloire auxquelles seraient également appelée leur postérité. Mais une condition était imposée, et qui oserait la juger illégitime ? l'obéissance. Une fois commise la faute de nos premiers parents, Jéhovah prononça justement leur déchéance et les réduisit, avec leur famille, à une longue période de rigueur et d'expiation.

Le principe de la solidarité humaine exigeait que ceux qui avaient péché en Adam fussent châtiés à la suite d'Adam ; c'est pourquoi Dieu édicta des lois sévères. Il soumit parfois les hommes, pour vérifier et fortifier leur docilité, à des épreuves redoutables. Rappelez-vous, par exemple, Abraham, un ami de Dieu cependant, contraint de conduire son fils jusque sur le bûcher d'immolation. Dans le cours ordinaire de la vie, l'Ancienne Loi imposait des observances extrêmement difficiles à exécuter. Les oblations et les sacrifices, les rites minutieusement réglés, apportaient aux Hébreux une charge d'autant plus lourde qu'elle n'était pas contrebalancée par la multitude des secours surnaturels dont nous bénéficions aujourd'hui.

La grâce de Dieu existait déjà, sans doute, mais combien parcimonieusement distribuée ! Et lorsqu'Israël indocile se laissait aller à la révolte, avec quelle rigidité ne s'abattaient pas les châtiments ! Déjà, aux âges reculés, Jéhovah avait vengé son nom méconnu par un effroyable déluge. Plus tard, quand fut constitué le peuple choisi, tour à tour la guerre et la famine, la foudre et la peste, mille fléaux encore, rappelaient inexorablement aux Juifs que le Seigneur est un dominateur souverain et qu'il entend être servi. Israël n'avait d'ailleurs aucun droit à se plaindre. Outre qu'il était encore favorisé par rapport à l'ensemble du monde païen, il savait bien que c'étaient ses crimes qui attiraient sur lui de telles souffrances. Il savait aussi qu'il était encore mieux traité qu'il ne le méritait : car, après tout, que lui devait son Dieu ? Il savait enfin qu'une espérance lui était assurée : celle du Messie qui apporterait la rédemption et rouvrirait le ciel si longtemps interdit.

II

Quand sonna l'heure marquée par les décrets célestes, le régime antique disparut et une loi nouvelle fut promulguée. Elle s'inaugura d'ailleurs par un acte de sévérité plus rigoureux encore que tout ce que l'on avait vu jusque là et que tout ce qu'on eût pu imaginer. Jusqu'alors, en effet, Dieu s'était borné à frapper sur des victimes humaines et coupables. Avant d'accorder son pardon, il tint à faire un exemple inoubliable. Il exigea que son Fils, Dieu comme lui, fût institué le médiateur nécessaire entre le monde souillé et la majesté divine outragée. Il voulut que le Christ expiât pour nous les offenses par nous commises, et cela jusqu'à l'humiliation, jusqu'aux opprobres, jusqu'aux tortures, jusqu'à la mort, jusqu'à la croix.

Mais le sacrifice du Golgotha devait être le dernier éclat de la colère sainte, et le sacrifice de Jésus fit briller une aurore de bonheur sur l'univers régénéré. Lorsqu'il se releva, triomphant, du tombeau, le Messie entraîna à sa suite vers la gloire toutes les âmes droites et justes. Son immolation avait, en effet, totalement bouleversé la nature de nos rapports avec Dieu. Au lieu d'être basée sur la contrainte, la Loi que le Christ apportait à la terre était établie sur l'amour. Dieu, désormais, voulait faire confiance aux hommes. Après leur avoir montré l'étendue de sa justice, et cela pendant des milliers d'années, il se penchait maintenant vers eux pour leur ouvrir largement ses bras.

Sans doute, il n'allait pas les livrer à leurs fantaisies ni à leurs folies ; sans doute, il maintenait intacte la législation du Décalogue et autorisait même son Eglise à y ajouter les prescriptions qu'elle trouverait opportunes ; mais il supprimait bien des prescriptions gênantes, qui tombaient désormais en désuétude en même temps que la règle mosaïque elle-même. En outre, il facilitait extraordinairement le pardon des péchés par le baptême et la pénitence, et, par l'institution de l'Eucharistie et des autres sacrements, il ouvrait toutes grandes les écluses du canal de la grâce.

Au reste, ce revirement n'a rien que de prudent et de sage. Au début, lorsque l'humanité, encore grossière et brutale, ne pouvait comprendre que les arguments de la force, la force était indispensable pour la maintenir, tant bien que mal, dans le devoir. Au fur et à mesure que le raffinement des civilisations éclairait les intelligences, disciplinait les volontés, il devenait possible d'atténuer les rigidités primitives. Une transformation pareille s'est opérée lentement, dans les législations humaines, depuis Dracon et Lycurgue, jusqu'à la loi des XII Tables, puis jusqu'aux coutumes du moyen âge, pour aboutir à notre code pénal actuel, qui ne représente lui-même qu'une étape de plus. Pourquoi cela ? Parce qu'à des situations nouvelles correspondent des besoins et des droits nouveaux. C'est un principe de la nature. Or Dieu, qui a fondé la nature, sait mieux que personne ce qui lui convient.

Voilà pourquoi nos relations avec l'Eternel paraissent radicalement modifiées. Au fond, rien n'est changé : comme nos ancêtres les plus lointains, nous sommes tenus de rendre à Dieu l'adoration et l'amour, le respect et l'obéissance, le dévouement et l'abnégation. Mais le Seigneur nous incline à cela d'une façon jadis inconnue, parce que, grâce à l'influence de sa Providence, nous sommes devenus aptes à concevoir des disciplines paternelles que les âges lointains n'auraient pu parvenir à s'assimiler.

III

Pour peu que nous nous arrêtions sur ces événements historiques, sur ces vérités essentielles et évidentes, nous devons nous rendre compte des avantages considérables que nous procure le seul fait d'être venus au monde après le Christ et dans des familles chrétiennes. Il nous est infiniment plus facile qu'il y a deux mille ans de vivre en justes et de mourir en élus. Nous devrions donc bénir le ciel des privilèges qu'il nous a consentis sans aucun mérite de notre part, et uniquement parce qu'il nous aime.

Pourquoi donc est-on forcé d'avouer que nous ne tenons pas un compte suffisant de tant de grâces ? Alors que la divine Religion est devenue si simple, si humainement tendre, pourquoi faut il que l'on rencontre à chaque pas des chrétiens qui murmurent et trouvent trop pesant à leurs épaules le joug que Jésus lui-même a déclaré « suave et léger » ? C'est un fait, cependant, que vous avez tous constaté. Parmi les pauvres gens qui composent l'immense famille catholique, les uns se plaignent d'être tenus à la messe dominicale, les autres d'avoir à communier pour Pâques, ou à pratiquer les jeûnes et les abstinences. Il en est qui trouvent trop pénibles les règles de justice qui, à l'égard de notre prochain, régissent nos actions et nos paroles. On a demandé des lois nouvelles, des divorces laïquement autorisés, pour se soustraire à la fidélité conjugale ; on viole de toutes manières la vertu sacrée de pureté.

Le seul souci du monde moderne devrait être de suivre les exemples et les enseignements du Sauveur : c'est uniquement là, en effet, que l'on puisera le maximum d'ordre, de bonheur et de paix qui puisse rayonner sur notre planète. Bien au contraire, l'unique préoccupation des peuples, ainsi que de leurs chefs, c'est de s'affranchir des préceptes que Jésus nous a donnés. N'y aurait-il même pas des chrétiens qui pensent tout bas que la hiérarchie divine du sacerdoce et du pontificat entrave autant leur vie publique que les commandements éternels embarrassent leur existence privée ?

Il est entendu que tous les enfants sont des ingrats. Si ce défaut suffisait à constituer un titre de filiation, nous aurions tous, par nos rébellions ou notre docilité maussade, une magnifique raison de nous proclamer fils de Dieu. Mais il n'en va pas ainsi, et c'est heureux. En retour de tant de bienfaits, ce que le Seigneur attend de nous, ce n'est pas une hostilité ouverte, ni même un perpétuel murmure. Le plus élémentaire bon sens fixe notre ligne de conduite. Nous sommes tenus de rendre à Dieu, comme tout le monde, l'hommage absolu de la foi, qui s'impose à quiconque a voulu réfléchir sérieusement sur les motifs de crédibilité. Mais il est indispensable que nous y joignions la pratique des vertus chrétiennes, qui feront éclater aux regards du Seigneur la droiture de notre volonté.

Remplis d'une surhumaine espérance, aimons Dieu de toutes nos forces ; et témoignons-lui cet amour par une justice impeccable, par la prudence spirituelle, par une énergie indomptable, par la modération pieuse qui nous portera à refréner nos caprices pour les soumettre aux règles célestes. Ne craignons point de viser plus haut encore. Au-dessus des préceptes proprement dits qui s'imposent à tous, Notre-Seigneur nous a laissé une série admirable de conseils qui, sans contraindre notre liberté, nous achemineront sûrement dans les voies de la perfection. Pourquoi ne pas les pratiquer ? Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE

L'AMOUR QUI SAUVE : INCARNATION ET RÉDEMPTION

Mes frères,

La quinzième année de l'empire de Tibère César, en l'an 26 ou 28 de notre ère, il y avait grand émoi parmi les autorités religieuses de Jérusalem. Un homme d'une trentaine d'années, venu d'Aïn-Karem ou, pour mieux dire, des bords du Sorec où, depuis son enfance, il vivait en ermite, commençait à prêcher et à bouleverser toute la région. Quittant les longues méditations solitaires pour l'enseignement public, il n'avait fait que changer de désert. Installé dans la vallée du Jourdain, non loin de la Mer Morte, en ces lieux désolés où l'on sent, aujourd'hui encore, la malédiction divine peser sur d'antiques iniquités, il s'était tout d'abord contenté d'arrêter au passage les nombreux Galiléens qui, évitant la traversée de l'hostile Samarie, empruntaient la rive gauche du fleuve pour venir à Jérusalem ou retourner dans leur pays. Ceux-ci avaient raconté l'étrange rencontre faite par eux aux environs de Jéricho et voici que bientôt accourait tout un peuple avide de lumière et de purification.

Autour de cet homme vêtu d'une tunique de poils de chameau et qui ne demandait qu'au désert sa maigre pitance, voici que se pressaient riches et pauvres, marchands et cultivateurs, soldats et percepteurs d'impôts, gens du menu peuple et gens de haut rang. Tous avaient entendu dire que la prédication de Jean retentissait comme l'écho, prolongé durant quarante siècles, de la promesse du Paradis terrestre, et ils accouraient à l'annonce du jour béni qui allait enfin voir s'accomplir la grande espérance.

A Dieu ne plaise, m. f., que je vous compare à ces Juifs dont l'esprit retors et les préoccupations terrestres ont attiré les sévères, mais justes, réprimandes du Sauveur ! A Dieu ne plaise que j'aille me prendre pour un Jean-Baptiste ! Et pourtant, il me semble qu'il y a une certaine analogie entre votre démarche et la leur, entre ma prédication et les enseignements du premier prédicateur de l'Evangile. Sans doute vous n'êtes pas venus ici pour vous renseigner sur un Messie dont vous n'auriez aucune idée. Depuis longtemps vous le

connaissez : vos jeunes mains ont envoyé à sa crèche les premiers baisers de votre bouche enfantine, elles ont jeté sur ses pas les roses de la Fête-Dieu, vous l'avez pressé sur votre cœur au jour de paix suave et d'intense émotion de votre première communion. Vous l'avez rencontré, éternel crucifié, sur la croix des chemins, vous l'avez salué au-dessus du berceau et dans l'âme immaculée de vos enfants ; vous êtes venus le visiter dans son tabernacle, le contempler élevé par les mains du prêtre comme une victime de paix entre ciel et terre ; vous l'avez reçu dans votre cœur au moins une fois par an, pour beaucoup plus souvent. Et cependant vous voici venus au pied de sa chaire pour entendre un de ses représentants vous parler de lui. Car on ne vient pas à l'église pour se distraire, pour tuer le temps ; le temps n'est plus où l'on y venait par snobisme ; on n'y vient pas pour y écouter des paroles flatteuses, pour se griser l'esprit d'atticisme. On y vient pour y rencontrer le Christ, le Christ au tabernacle, le Christ sur la croix, le Christ au confessionnal, le Christ dans la chaire. Vous qui le connaissez mieux que nous, dites-vous, parlez-nous de lui ; parlez-nous de son amour, de sa pitié, de ses souffrances, de sa mort, de son Eucharistie, de son ciel ; parlez-nous de lui, rassasiez notre faim, car nous savons que vous, parce que vous parlerez en son nom et qu'à travers votre voix c'est son enseignement que nous entendrons, vous avez les paroles de la vie éternelle.

C'est donc de lui que nous parlerons en ces cinq conférences. A la veille de votre confession et de votre communion pascales, que pourrai-je vous dire de lui, sinon qu'il est amour ? L'amour qui rachète et qui sauve : Incarnation et Rédemption, ce sera le sujet de notre entretien de ce soir. L'amour qui instruit et éclaire : la Bonne Nouvelle ; — l'amour qui fortifie : la Grâce ; — l'amour qui pardonne : la Pénitence ; — l'amour qui demeure et qui se donne : l'Eucharistie, viendront ensuite.

L'auditoire auquel je m'adresse est composé en immense majorité de personnes qui ont la foi, qui vivent cette foi quoique à des degrés divers, qui connaissent et qui veulent remplir leur devoir pascal. Nos entretiens auront donc pour caractère essentiel d'être une préparation à la communion de Pâques, en affermissant notre foi au Christ et en intensifiant notre amour pour lui. Cependant s'il y avait dans cette foule une seule âme qui fût encore sur le chemin où l'on cherche, qui se débattît encore dans les incertitudes du doute, qu'elle veuille bien ne pas s'imaginer qu'on la met systématiquement à l'écart et qu'elle n'a plus d'autre ressource que de quitter cette église un peu plus désespérée qu'elle ne l'était en y entrant, mais qu'elle soit convaincue que la pensée et l'amour du Christ, auxquels, avec la grâce de Dieu, la pensée et le cœur du prédicateur veulent s'harmoniser, vont à elle la première pour lui porter secours et l'aider à entrer dans la pleine lumière.

I

Nous sommes, m. f., à une époque où l'on parle beaucoup de science et de progrès. Rien de mieux. Ce n'est pas l'Eglise qui veut s'en plaindre. Elle qui fut jadis la seule à tenir école en France, elle qui a vu s'épanouir sur son tronc cet admirable Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes et les plus riches variétés d'éducateurs, elle qui compte parmi ses enfants plus d'un savant illustre, elle se réjouit du progrès des sciences et elle l'utilise pour son apostolat : l'avion transporte les missionnaires parmi l'éparpillement des îles de l'Océanie et à travers les immensités glacées du N.-O. Canadien. La T. S. F. porte la bonne parole jusqu'au bout du monde : *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.* Sans se croire permises des espérances illimitées, on peut bien affirmer que l'homme se rend maître, tous les jours un peu plus, des forces de la nature. Le temps et l'espace qui étaient sa grande défense, il les lui arrache petit à petit.

Oui, mais à quel prix ! Faut-il compter le nombre de ceux qui, s'étant envolés dans un rêve de gloire, se sont perdus ou embrasés dans le ciel, se sont écrasés par terre ou engloutis dans les flots ? Faut-il compter le nombre des chercheurs qui, en voulant arracher leurs semblables à la mort, ont trouvé eux-mêmes une mort prématurée ? Et je ne parle que des accidents dus aux forces adverses de la nature et non à la malice humaine.

Et puis voici l'immense armée de tous les autres qui, après une vie aussi longue qu'il vous plaira de l'imaginer, vont rejoindre leurs aïeux au funèbre dortoir d'où l'on ne se réveillera qu'à la fin du monde. Il y a dans l'Ecriture une page vraiment tragique dans sa concision et dans sa monotonie voulues. C'est celle qui raconte la mort des patriarches : Adam vécut 930 ans et il mourut. Seth vécut 912 ans et il mourut. Enos vécut 905 ans et il mourut. Caïnan vécut 910 ans et il mourut. Malaléel vécut 895 ans et il mourut. Mathusalem vécut 969 ans et il mourut. Entendez-vous ces phrases sonner comme le glas de l'humanité commençante ? Et depuis ce temps là rien n'a été changé, sinon que le rythme s'est accéléré et que les hommes, trouvant leur courte vie encore trop longue, en avancent souvent le terme par leurs excès et leurs passions. La malédiction portée contre l'homme après le péché originel continue son œuvre. Il n'y a pas de science ni de progrès qui puissent l'en empêcher.

La mort avec les angoisses de l'attente, les déchirements de la séparation, est-ce donc là le grand malheur de l'humanité ? Eh bien non ! il y a pis que cela ! La mort brise des liens très forts et très doux, mais des liens qui ne sont pas nécessaires de nécessité absolue. Un seul être est nécessaire, non seulement parce qu'il ne peut pas ne pas exister, mais encore parce que l'homme, ayant été créé pour lui, ne peut en être séparé sans manquer sa fin essentielle au prix du pire déchirement. C'est Dieu.

Ne protestez pas, m. f., sous prétexte que l'homme est souvent séparé de Dieu ici-bas par le péché, sans paraître en souffrir autrement. Cela n'est que trop vrai ; mais cela ne prouve que l'aveuglement de l'homme pendant son séjour sur terre. L'enfant souffrira peut-être plus de la perte d'un hochet que de celle de son père et de sa mère. Pour le moment il ne sait pas ; mais un jour il comprendra. Tel l'homme : attachant son cœur aux hochets de la gloire, de la fortune, des plaisirs, il ne se soucie pas de retrouver Dieu, car il ne souffre pas d'en être privé ; il ne sait pas. Mais un jour il comprendra. Ce sera le jour des grandes révélations : *Dies magna et amara valde.*

Quand les voiles seront tombés, quand les illusions du bonheur terrestre se seront dissipées à la grande clarté divine, quand Dieu nous apparaîtra dans toute sa beauté, dans toute sa bonté, dans toute sa vérité, comme le seul bien qui compte et dont nous ne pourrons désormais supporter d'être séparés un seul instant, alors nous comprendrons. Malheur à qui ne se sera pas assuré à jamais cette possession essentielle !

La privation de Dieu, voilà donc le grand mal, on peut dire le seul mal de l'humanité. Or ce mal c'est par lui que le Dieu infiniment juste a puni le péché. Représentons-nous un homme à la réputation intacte, entouré de l'estime universelle, qui un jour vient à faillir. C'est l'écroulement de toute une vie d'honneur, c'est la chute à pic dans un abîme d'ignominie. La seule pensée de cette déchéance est si insupportable qu'elle conduit parfois au suicide.

Faible image de la chute originelle. Lorsque, après leur péché, Dieu apparut à Adam et à Eve, ils ne surent où se cacher, incapables de supporter désormais la vue de Celui dans le commerce duquel ils avaient trouvé jusque-là leur bonheur. Ils auraient voulu, eux aussi, disparaître, rentrer si possible dans le néant. Impossible, car même après la désagrégation du corps, l'âme restera vivante pour porter sans fin le poids de la malédiction.

Est-ce donc à jamais fini ? Les portes du Ciel se sont-elles irrévocablement fermées ? Dieu sera-t-il le grand Absent, éternellement mais inutilement cherché ? Cette faim et cette soif de Dieu, l'homme ne trouvera-t-il plus jamais le moyen de les rassasier ?

II

C'est alors que dans les splendeurs de leur sanctuaire céleste, *in splendoribus sanctorum*, les Trois tinrent conseil. Non, l'homme ne serait pas l'éternel maudit, car voici qu'à la génération éternelle du Verbe selon l'esprit, va s'ajouter une génération temporelle du même Verbe selon la chair. La réparation sera possible à ce prix, car elle viendra bien de l'homme puisque le Verbe qui l'offrira sera chair, et elle présentera une valeur infinie puisque cette chair sera celle d'un Dieu. Sublime échange inventé par la miséricorde : l'homme donnera à Dieu sa chair mortelle et malheureuse pour en recevoir la vie divine bienheureuse et impérissable. *O admirabile commercium !* Parce que le Fils de Dieu sera devenu le fils de l'homme, tous ses frères pourront entendre le Père céleste leur dire au jour de leur baptême : « *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* Toi aussi tu es mon fils ; c'est aujourd'hui que je t'ai engendré à la vie divine. »

L'un des hauts lieux de l'humanité, c'est donc bien cette Nazareth de Galilée où habitait la Vierge incomparable sur le sein de laquelle est venu planer l'Esprit de Dieu pour y engendrer le Messie, Sauveur du monde. Avec quelle émotion le pèlerin ne baise-t-il pas le sol de cette demeure unique ! Si le prêtre éprouve une grande joie surnaturelle à célébrer la messe à la Grotte de Bethléem et au St-Sépulcre, je puis affirmer par expérience que la joie n'est pas moindre à Nazareth, sur cet autel au-dessous duquel se lisent en lettres d'argent ces simples mots : « *Hic Verbum caro factum est.* C'est ici que le Verbe s'est fait chair. »

Nazareth et Bethléem auraient pu suffire au salut du monde, semble-t-il. L'union de la divinité et de l'humanité en la personne de Jésus réalisait une humiliation d'une richesse salvatrice surabondante. Mais voici que S. Paul écrit aux Hébreux cette étrange parole : « *Decebat... eum, propter quem omnia et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare.* Il convenait que Celui pour qui tout est et par qui tout est, qui conduisait à la gloire une multitude de fils, consommât par les souffrances celui qui était leur chef dans le chemin du salut. » (II, 10).

La convenance suprême dont parle l'Apôtre voulait que Jésus qui retire les hommes de l'abîme du péché pour les conduire à la gloire, reçût lui-même la glorification parfaite que suppose sa qualité de chef du salut. Or la gloire est donnée en proportion de la charité et la charité est elle-même en proportion du dévouement offert et des souffrances généreusement subies que comporte celui-ci. Il convenait donc que Jésus reçût par la souffrance sa plénitude de gloire. Dieu accomplira cette œuvre, car il est tout-puissant, *per quem omnia*, et souverainement sage, *propter quem omnia.* Ainsi la Passion de Jésus est l'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu [1].

Le Christ éprouvera les douleurs humaines ; il subira la mort ; cette mort sera celle de la croix. Un Dieu devenu notre frère, mangeant notre pain, vivant sous notre toit, partageant tout avec nous, quel mystère pour la raison humaine ! Comment croire à l'incompréhensible réalité de l'Incarnation ? Et cependant pour l'homme c'est une condition essentielle de son salut. Eh bien ! ce que l'homme ne peut comprendre, un signe infaillible lui permettra de le constater et d'y croire. Ce signe, ce sera la douleur.

L'homme, depuis le premier péché, est un condamné à mort, mais tout en lui se révolte

[1] Cf. Chan. Geslin, *La demi-heure d'Ecriture Sainte*, 5e Série : *L'Epitre aux Hébreux*, p. 35.

contre cette dislocation de son être. Et pourtant ceci encore est une condition essentielle de son salut qu'il accepte avec soumission le décret porté contre lui. Le Christ mourra « pour délivrer ceux que l'appréhension de la mort tenait captifs durant toute leur vie dans une honteuse servitude ; *ut per mortem... liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti.* » (Hebr., II, 15).

L'homme est exposé aux tentations ; il a peur de l'effort qui libère et qui purifie. Et cependant ceci encore est une condition essentielle de son salut qu'il conçoive une telle horreur du péché qu'il soit prêt à tout souffrir plutôt que d'y retomber. Le Christ mourra de la mort ignominieuse et atroce de la croix pour lui révéler ce qu'est le péché et du même coup ce qu'est l'amour de Dieu pour les siens.

Et voici la Passion ! Je n'en ferai pas défiler sous vos yeux, ce soir, les tragiques péripéties. Bientôt le Vendredi Saint nous donnera l'occasion et d'en entendre parler et de la méditer. Qu'il nous suffise de revoir à grands traits le Christ écrasé à Gethsémani sous la malédiction de Dieu et des hommes ; le Christ flagellé jusqu'au sang, moqué, frappé, ficelé à une colonne, au prétoire de Pilate ; le Christ harassé traînant sa croix sur la voie douloureuse où viennent le bousculer sans pitié les passants importunés ou amusés par ce cortège ; le Christ cloué en croix, élevé entre ciel et terre et se tordant sur son gibet pendant trois interminables heures et enfin mourant au milieu des quolibets des soldats : « Descends donc de là-haut, puisque tu te dis le Fils de Dieu ! »

M. f., ces grands événements, vous les connaissez depuis longtemps. Dès votre plus jeune âge on vous les a racontés ; vous en avez souvent lu vous-mêmes le récit. Que de fois ne l'a-t-on pas renouvelé devant vous ! Et cependant combien il vous laisse froids !

Il y a des drames qui ne nous intéressent pas parce qu'ils nous sont complètement étrangers. Mais celui ci ! C'est le nôtre ! Le crime du Calvaire, c'est le nôtre ! La victime, c'est la nôtre ! Les fruits de ce drame, car par un renversement du cours ordinaire des choses il porte des fruits, ce sont les nôtres ! Chaque jour, par l'offrande du sacrifice de la messe, il se prolonge jusqu'à nous, cherchant à secouer notre indifférence, à toucher notre cœur, à galvaniser nos énergies.

Hélas ! que de chrétiens n'ont pas encore compris que toutes les minutes de leur vie reçoivent leur valeur non pas de leurs mérites et de leur agitation personnelle, mais du sacrifice de la croix ! Ils sont chrétiens parce qu'inscrits sur les registres de l'Eglise, parce que remplissant à intervalles réguliers certains devoirs essentiels qu'ils regardent plutôt comme des formalités que comme des manifestations de leur vie intérieure. Ils ne songent pas qu'étant par grâce fils adoptifs de Dieu et frères de Jésus-Christ, ils doivent, sous peine de suicide spirituel, porter en eux la vie de Jésus-Christ, éprouver ses sentiments, accomplir ses œuvres. Ils ne songent pas que pour être chrétien il ne suffit pas d'avoir été greffé sur le Christ et de demeurer attaché à l'Eglise par des liens extérieurs. La branche morte, elle aussi, reste sur l'arbre. Qui pourrait affirmer sérieusement qu'elle en fait encore vraiment partie ?

* *

M. f., l'occasion s'offre en cette fin de carême, pour vous surtout qui vous êtes trop facilement contentés jusqu'ici de l'unique communion annuelle, comme si l'enfant ne s'asseyait pas tous les jours à la table du père de famille, l'occasion s'offre de mieux comprendre votre devoir et de commencer à le mieux remplir. Une confession et une communion bien faites, avec tout le sérieux que vous apportez aux affaires d'importance, peuvent être décisives pour votre avancement spirituel, pour la richesse de votre vie à venir et pour votre salut éternel.

Une bonne confession et une bonne communion, surtout lorsqu'elles sont peu fréquentes, cela se prépare. N'allez pas remplir votre devoir pascal comme l'étranger s'en va, ennuyé qu'on le dérange et désireux d'en finir au plus vite, faire viser sa carte de séjour à la police, disant, à la sortie, avec un soupir de soulagement : « En voilà encore pour un an ».

Pensez dès aujourd'hui à préparer votre confession et votre communion pascales. Réflexions sur l'amour infini du Christ dont nous ne pourrons malheureusement, au cours de ces cinq soirées, que donner un trop court et trop pâle aperçu ; réflexions sur votre passé avec toutes ses fautes et ses déficiences ; réflexions sur votre avenir, sur tout ce qu'il demande d'efforts pour faire de vous un chrétien honnête et loyal ; sentiments de regret et d'amour ; et surtout prière ! Notre passé ne nous montre que trop notre impuissance ; allons à Celui qui, sous les apparences de la faiblesse et de la dépendance, est le Dieu fort qui dirige tout selon son bon plaisir. Que notre communion pascale de 1932 soit en toute vérité ce pain généreux qui donne de nouvelles forces pour marcher d'un pas plus assuré sur les traces du Christ. Que nous faisant mieux comprendre l'intérêt personnel que présente pour chacun de nous les grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, elle nous permette de proclamer avec S. Jean, l'Apôtre témoin du Calvaire, notre foi en l'amour du Christ : « *Et nos credidimus caritati!* Nous aussi, après tant d'autres, nous avons cru à l'amour de Dieu pour nous ! » Ainsi soit-il.

II

L'AMOUR QUI INSTRUIT ET QUI ÉCLAIRE : LA BONNE NOUVELLE

Mes frères,

Le progrès dont nous félicitions hier la Science moderne se manifeste dans des domaines bien divers; mais il me semble que l'une des applications les plus intéressantes des découvertes modernes, c'est celle qui touche à la lumière. C'est

que l'un des besoins les plus essentiels de l'homme est précisément d'y voir clair. Les ténèbres sont pénibles parce qu'elles laissent inactif l'un des sens les plus exigeants, celui de la vue ; elles sont dangereuses parce qu'elles ne permettent pas à l'homme le développement normal de son activité.

Si de ce point de vue inférieur nous nous élevons jusqu'au domaine de la vie intellectuelle, le besoin n'est pas moins pressant : l'homme veut savoir. Il a besoin de lumière sur toutes les questions qui peuvent se présenter dans le champ de son esprit. La multiplication des journaux, des revues, des livres, des bibliothèques ; l'avidité avec laquelle on se jette de nos jours sur cette pâture intellectuelle sont une preuve de ce besoin d'être renseigné. Que cette nourriture soit souvent creuse ou empoisonnée, nous sommes bien obligés de le constater ; mais ce mauvais choix n'infirme en rien l'existence du besoin.

Montons encore. Nous voici arrivés sur le plan supérieur de la vie morale. Ici plus qu'ailleurs la lumière est indispensable, car les chemins de la vie morale ont leur prolongement au delà de la terre et au delà du temps, et ce sont eux qui doivent nous conduire à notre fin suprême et essentielle.

Que nous nous égarions en cherchant la solution des grands problèmes industriels, économiques, politiques, internationaux, notre divagation pourra être très regrettable, mais n'aura, en soi, que des conséquences temporelles. S'il arrive que ces erreurs de direction aient un retentissement jusque dans l'éternité, — et cela pourra bien arriver, — c'est précisément parce que l'industriel, l'économiste, le politique sont en même temps des êtres doués de vie morale, que ces deux êtres, le technicien et l'être moral, se compénètrent si intimement qu'il est impossible de les dissocier, et que par conséquent la morale a son mot à dire dans toutes les questions humaines quelles qu'elles soient.

Mais alors, si la vie morale doit se régler, en fin de compte, par une réussite ou par une banqueroute éternelle ; si, par ailleurs, en aucun domaine et en aucun cas, on ne peut, sans risquer d'encourir un préjudice éternel, ignorer ses exigences et braver ses lois, quelle lumière ne faut-il pas à l'homme, pour guider ses pas dans l'unique chemin du bien !

I

A ce point de vue, nous sommes bien obligés de faire une constatation qui n'est pas à l'honneur de l'humanité : c'est que, à les prendre dans leur ensemble, les hommes tiennent beaucoup moins à cette lumière indispensable qu'aux autres d'ordre inférieur. On prendra tout le temps voulu, on engagera toutes les dépenses nécessaires pour sauver ses yeux menacés de cécité, pour se tenir au courant des questions littéraires, scientifiques, quelquefois pour connaître le fait divers le plus banal ; mais les grands problèmes de la vie ne semblent pas préoccuper bien sérieusement la masse. Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Que faut-il faire pour arriver là où nous devons aller ? Bien peu se le demandent avec le désir de trouver à ces problèmes une solution qui soit la lumière de leur vie morale.

Singulier aveuglement ? — Non, pas si singulier que vous le croyez. A l'heure où le péché accomplit son œuvre déicide au Calvaire, les ténèbres se répandirent sur Jérusalem : ténèbres matérielles, image de l'obscurcissement intellectuel qui s'est emparé de l'homme au moment où le péché originel était commis et qui continue à peser lourdement sur chacun de nous dans la proportion de nos fautes. Le péché, c'est la nuit. Le pécheur s'en va à tâtons dans cette nuit, prenant les illusions pour des réalités. La mort frappe chaque jour à ses côtés, reposant sans cesse à son esprit l'angoissant problème de l'au-delà ; il sait bien qu'un jour elle le saisira lui aussi à la gorge, que sa sinistre visite sera peut-être imprévue, que la vie ne se recommence pas, vérités qu'on ose à peine énoncer, tellement elles sont élémentaires. Le pécheur ne les entend pas, ou bien il y répond par une insouciance ou une assurance qui seraient ridicules en tout autre cas de moindre importance. Son éternité ne le préoccupe pas ; ou bien il avisera en temps et lieu utiles, comme s'il connaissait le jour et l'heure de sa mort.

Au milieu de ces ténèbres, les passions ont beau jeu pour entraîner le malheureux à leur remorque. Voir clair, on y consentirait encore. Mais changer ses habitudes, renoncer au mal et à ses occasions, voilà qui est insupportable. Le dogme aurait beaucoup moins d'adversaires s'il ne s'accompagnait pas nécessairement d'une morale impérative. Plutôt que d'obéir à celle-ci, on préfère renoncer à la lumière.

M. f., votre présence ici dit assez que vous n'en êtes pas tombés à ce degré de lâcheté. Vous voulez cette lumière indispensable et vous la voulez toujours plus abondante. A qui donc irons-nous la demander ? Il ne manque pas de systèmes philosophiques qui prétendent la fournir et ainsi conduire l'humanité. Sans nous attarder à les examiner, nous leur refuserons la direction de notre vie, si excellents qu'ils puissent nous paraître, car, œuvres humaines, ils comportent des risques d'erreur que nous ne pouvons courir de gaieté de cœur. Notre lumière, nous la demanderons donc à Celui qui est la Vérité incréée et qui, en se faisant l'un de nous, a bien voulu mettre la vérité à notre portée. — « *Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus !* » (Eph., v, 14). Toi qui dors dans une fausse sécurité, lève-toi ! Laisse les morts ensevelir les morts ! Lève toi et viens au Christ ! C'est lui qui sera ta lumière.

II

Le Christ nous apporte la lumière sur les vérités à croire et sur les devoirs à pratiquer, ou plutôt — je m'exprime mal — il est lui-même la vérité lumineuse, de telle sorte qu'il nous suffira de

contempler sa divine Personne dans les Livres Saints qui nous offrent son portrait et dans l'enseignement de l'Eglise qui le fait revivre et parler parmi nous. Il est la Vérité et la Lumière totales et nous n'avons besoin, pour atteindre notre fin dernière, d'autre science que de celle du Verbe incarné et crucifié : « *Non enim judicavi me scire aliquia inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* » (I Cor., II, 2).

Il ne saurait être question, cela va de soi, je ne dis pas de vous exposer, mais seulement d'énoncer toutes les vérités et toutes les obligations sur lesquelles le Christ est venu projeter sa divine lumière. J'en choisirai donc quelques-unes de première importance et qu'il est utile de nous rappeler à la veille de notre communion pascale.

La raison humaine est capable de démontrer l'existence d'un Etre suprême, éternel et infini, créateur et fin dernière de toutes choses, par conséquent providence du monde et rémunérateur des créatures intelligentes et libres. Mais quant à pénétrer la vie intime de cet Etre suprême pour y découvrir avec certitude ses modes d'activité, voilà qui la dépasse. Dieu est lumière, mais cette lumière atteint un tel degré d'intensité qu'elle est aveuglante pour nos faibles regards. Dieu a bien voulu la mettre à notre portée en nous la présentant sous forme humaine dans la personne du Verbe incarné. Ce Verbe nous apprend qu'il possède un Père dont il est le Fils unique, engendré de toute éternité. Son Père et lui sont en tout semblables : *Qui videt me, videt et Patrem meum.* Mais ce Père, s'il n'a qu'un Fils par nature, veut en posséder une multitude innombrable par amour, et tout homme est appelé à cet honneur de devenir le fils adoptif du Père céleste : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Double vérité capitale sur laquelle il importe de nous arrêter : Dieu veut faire de nous ses enfants d'adoption ; toutefois il dépend de nous d'accepter ou de refuser cette grâce. Si nous l'acceptons, c'est par le Christ et par lui seul qu'elle nous sera transmise.

Nous avons un Père dans les cieux ! Dieu a créé tous les êtres pour lui, pour sa gloire. Sa gloire sera d'autant mieux satisfaite que les créatures agiront avec une plus parfaite conformité à ses vues infiniment sages et par conséquent seront une image plus exacte de la perfection souveraine qu'il réalise. Chaque créature tend ainsi à glorifier son Créateur : le minéral par son existence et certaines propriétés d'ordre inférieur, la plante par sa vie et par les propriétés inhérentes aux êtres vivants, la faculté de croître et de se reproduire; l'animal par une vie moins imparfaite que gouvernent la sensibilité et l'instinct. Mais l'homme, lui, doué d'intelligence et d'une volonté libre, pourra s'employer, mieux que les créatures inférieures, à glorifier Dieu. Sans doute, il eût pu le faire déjà, et d'une façon incomparable, par le simple jeu naturel de ses facultés ; mais Dieu a décidé, *secundum propositum voluntatis suæ* (Eph., I, 5), par un décret libre, mais plein d'amour, de sa volonté, que l'homme partagerait sa vie divine et qu'ainsi, tout en glorifiant Dieu d'une façon infiniment plus parfaite, il trouverait aussi en Dieu sa propre béatitude : *ut habeant gaudium meum impletum in semetipsis* (Joann., XVII, 13). Ce dessein magnifique se réalisera par l'adoption divine.

Nous sommes les enfants d'adoption du Père céleste. Qu'est-ce à dire? L'adoption, c'est l'admission d'un étranger dans une famille. Cet étranger devient véritablement un membre de la famille, il en reçoit le nom ; il participe désormais à sa vie et à ses biens; il a droit à sa part d'héritage. Oui, mais pour être adopté, il faut appartenir à la race du père adoptif. Un homme ne peut adopter qu'un membre de la race humaine. Nous qui ne sommes pas de race divine, comment allons-nous pouvoir être adoptés par Dieu ? Problème qui serait insoluble si la toute-puissance de Dieu ne l'avait résolu en nous donnant une mystérieuse participation de sa nature que nous appelons la grâce : *Efficiamini divinæ consortes naturæ.* (II Petr., I, 4).

Placés pour ainsi dire sur le même plan que Dieu, nous pouvons désormais entrer dans sa famille ; nous prendrons le nom de son Fils en devenant des chrétiens. Nous recevrons dès ici-bas participation aux biens de la famille; nous posséderons Dieu en nous, car l'état de grâce, ce n'est pas seulement, comme on le dit parfois, l'absence de péché mortel dans une âme; ce n'est pas une négation, c'est une réalité et une réalité divine : Dieu Père, Fils et St-Esprit présent en nous, et une réalité agissante : car Dieu ne veut pas demeurer inactif en nos âmes, mais il veut y produire sans cesse de nouveaux fruits de sainteté. Grâce à l'adoption divine, enfin, nous avons droit au même héritage que le Fils par nature, à une place dans ce royaume céleste où le Roi de gloire est entré en triomphateur au jour de son Ascension.

Cependant, nous l'avons dit, la réalisation de ce programme, si elle suppose la grâce et la grâce toute gratuite de Dieu, exige aussi impérieusement le concours de notre libre volonté. Mais encore faut-il savoir dans quel sens agir, savoir quelles exigences divines satisfaire et non pas seulement dans l'ensemble, mais dans le détail, puisqu'une seule faute grave peut suffire à tout compromettre.

Fils adoptifs de Dieu, nous devons posséder la même vie que lui, entretenir les mêmes pensées, les mêmes sentiments que lui, régler notre volonté sur la sienne et agir comme il le fit, ou comme il l'eût fait lui-même s'il avait été placé en face du même devoir que nous. De là l'insistance avec laquelle le Sauveur nous rappelle qu'il est le cep de vigne et que nous en sommes les rameaux. De là, prise au même ordre de choses, la comparaison de S. Paul : le chrétien est une greffe entée sur l'arbre vigoureux qu'est le Christ. La greffe a beau provenir d'un plant excellent, si elle n'est indissolublement unie à l'arbre préparé

pour la recevoir, elle se dessèche et demeure incapable de porter du fruit. Ainsi le chrétien : quelque merveilleux que soit son don naturel (intelligence, cœur, volonté), s'il n'est solidement enté sur le Christ, il ne produira aucun fruit pour le ciel. De là surtout la doctrine capitale chez S. Paul relative au corps mystique du Christ. Il est la tête, nous sommes les membres. Un membre quelconque ne peut être séparé de la tête sans devenir inutile. Apparemment il pourra encore tenir au corps par la peau et les muscles ; si la communication avec la tête par le système nerveux et par la circulation du sang est interrompue, il est mort ; il n'est plus bon à rien.

III

De graves leçons se dégagent pour nous de cette théologie, m. f. Normalement la vie ne suppose pas d'interruption. La branche de vigne morte est morte définitivement ; le bras coupé ne peut plus espérer retrouver la vie. Le bon Dieu veut bien faire pour la vie surnaturelle une exception à cette loi générale : la vie surnaturelle perdue peut être retrouvée. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle n'aurait pas dû être perdue et que le chrétien qui se trouve en état de mort surnaturelle est une monstruosité. Il se dit chrétien et il a rompu avec le Christ ; il se dit fidèle et il a trahi son Maître ; il se dit le fils du Père céleste et celui-ci, dans sa juste colère, déclare ne plus le connaître ; il se prétend candidat au Royaume céleste et il suit la route qui l'en éloigne chaque jour un peu plus. Ah ! combien l'Eglise a raison de nous recommander la communion fréquente ! Non pas que la présence des espèces eucharistiques en nous soit nécessaire pour nous unir au Christ. Cette union persiste après leur disparition. Mais il y a dans chaque communion bien faite un tel apport de grâces que la conservation et le développement de la vie divine en nous se trouvent puissamment aidés par cette alimentation fréquente qui n'est pas réservée, comme on le dit quelquefois avec un pli de dédain au coin des lèvres, aux dévots, mais qui est l'alimentation normale de tout chrétien qui entend ne pas se payer de mots et traiter sérieusement les choses sérieuses.

Quiconque pratique ce régime aura bien du mal de ne pas conformer ses pensées, ses sentiments et ses actes aux pensées, aux sentiments et aux actes du Christ. On ne fréquente pas assidument quelqu'un sans prendre quelque chose de ses manières, de son langage, de ses idées. Et quand ce quelqu'un c'est le Christ, le plus beau des enfants des hommes, la Vérité incarnée, l'Amour fait chair, le Perfection réalisée dans un homme, comment ne pas se laisser attirer par le rayonnement de cette lumière, par la chaleur de cet amour, dans le sillage de cette force qui entraîne vers les sommets ?

Je suis obligé, sous peine de prolonger sans mesure cette conférence, de m'en tenir à ces deux vérités : nous sommes les enfants d'adoption du Père céleste ; nous ne réaliserons ce titre que dans le Christ et par le Christ. Mais si vous les avez bien comprises et si vous faites de généreux efforts pour les faire passer dans votre vie, elles vous suffiront, car il suffit de manœuvrer les leviers de commande essentiels d'un appareil pour donner lumière et mouvement jusqu'aux plus petits organes.

Puisque l'union au Christ, l'imitation du Christ sont la grande affaire de notre vie surnaturelle, où donc allons-nous trouver le Christ ? — Je viens de vous le dire, dans son Eucharistie. Nous aurons à parler plus longuement de ce divin sacrement. Aujourd'hui nous le considérons seulement comme source de divine lumière. A ce point de vue une réserve s'impose. Le Christ eucharistique ne nous parle pas selon le mode ordinaire des conversations humaines ; nos oreilles n'entendent pas ses paroles. Si les erreurs d'interprétation sont fréquentes entre personnes qui se voient, qui se parlent et qui s'entendent, ici l'illusion est beaucoup plus facile. Une imagination et une sensibilité désordonnées peuvent très bien faire d'une personne, d'ailleurs parfaitement honnête et de bonne foi, une illuminée ; sans compter que le démon, qui a toujours intérêt à nous tromper, essaie de nous faire prendre ses cacophonies pour la parole de vérité.

Il nous faudra donc un contrôle, qui l'assurera ? Mais le Christ encore ! Le Christ rencontré dans les Livres Saints et surtout dans son Eglise. Si les lumières que nous recevons dans la sainte communion sont en harmonie avec la doctrine des Livres Saints et l'enseignement de l'Eglise, nous pouvons et même nous devons les accepter et nous laisser conduire par elles : elles sont de Dieu. Dans le cas contraire, ce sont des lueurs trompeuses dont il faut nous détourner.

Nous retrouverons donc le Christ dans la Sainte Ecriture, qui nous offre un portrait du Christ authentiqué par Dieu, puisqu'elle a été composée sous son inspiration. Cette divine figure nous apparaît, dès l'Ancien Testament, dans les livres prophétiques et dans les Psaumes. Mais c'est surtout dans l'Evangile que nous aimerons à la rencontrer. Ce petit livre si simple et si sublime, si court et si chargé de choses, si humain et si divin, combien de chrétiens ne le connaissent pas ! Combien l'ont lu en entier, ne serait-ce qu'une fois ? Combien en possèdent le texte chez eux ? Combien réfléchissent sur ses enseignements et essaient d'en tirer un profit personnel ? L'Evangile, ce n'est pas un livre comme un autre, que l'on peut à volonté lire ou ne pas lire, qu'on jette dans un coin après l'avoir parcouru hâtivement. C'est le livre de lumière et de vie. On peut se dispenser facilement d'une quantité de lectures inutiles ; on devrait toujours se dispenser des lectures abêtissantes et perverses. L'Evangile, il faut le posséder, le lire et le méditer.

Il faut surtout en entendre l'explication autorisée. Le Christ n'a pas ordonné aux Apôtres d'écrire ; il les a envoyés pour prêcher et il a promis à son Eglise qu'il serait avec elle jusqu'à la

fin des siècles comme la lumière indéfectible : *lumen ad revelationem gentium.* C'est donc en dernier ressort à l'Eglise parlant, avec toute garantie d'inerrance, au nom du Christ que nous irons demander notre lumière ; en attendant et en écoutant l'Eglise, c'est le Christ que nous entendrons et que nous écouterons : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. »

N'allons donc pas adopter cette attitude protestante qui consiste à se faire sa petite religion à soi, à en prendre et à en laisser dans les enseignements de l'Eglise, au gré de ses préférences personnelles. Fréquemment le Pape, les évêques font entendre leur voix pour rappeler aux fidèles tel enseignement qui paraît oublié, tel devoir négligé, ou pour donner les directives que réclament les circonstances actuelles. Avec quelle désinvolture on se permet parfois d'accueillir cette parole et avec quel sans-gêne on s'ingénie à trouver des raisons de n'en pas tenir compte ! Sans doute le privilège de l'infaillibilité ne joue que dans des conditions bien déterminées ; il n'en reste pas moins vrai que l'Eglise enseignante reçoit du Christ des grâces sans cesse renouvelées pour accomplir son rôle providentiel, que l'Eglise dirigeante, chargée de conduire les âmes dans les voies du salut, a grâces d'état pour le faire, et qu'il est souverainement inconvenant et imprudent de lui résister.

* *

C'est donc par une grande docilité aux enseignements et aux directions de l'Eglise que nous préparerons notre confession et notre communion pascales. C'est le seul moyen de faire œuvre qui vaille Cette docilité, ce n'est pas à des hommes que nous l'offrirons ni à leurs idées, ni à leur volonté ; c'est au Christ que notre esprit de foi surnaturelle nous montrera parlant et agissant par eux pour notre bien. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum :* cette divine lumière du Christ est toujours présente parmi nous, sous un autre mode qu'aux temps évangéliques, voilà tout. N'allons pas justifier pour notre compte la triste remarque de S. Jean : « *Mundus eum non cognovit... Tenebræ eum non comprehenderunt.* Le monde n'a pas voulu faire sienne cette lumière et il est resté dans ses ténèbres. » Ayons bien plutôt à cœur de pouvoir toujours nous rendre ce témoignage : « Je n'ai jamais péché contre la lumière. » Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXIV

LA MODE ET LES MODES

Me proposant de vous entretenir aujourd'hui de votre vêtement, je désire tout d'abord que vous n'ignoriez pas qu'en choisissant pareil sujet malgré — je le sais — tout ce qu'il a de délicat, de périlleux même, et nonobstant toutes les oppositions et objections qu'il peut soulever dans le monde féminin, j'ai la profonde conviction de remplir un devoir qui, de nos jours, urge plus que jamais, et je tiens aussi à ce que vous ne vous mépreniez pas sur l'esprit dans lequel je le traiterai.

Que ce soit un devoir qui urge, il suffit, pour en être convaincu, de n'être pas de ceux dont parle l'Evangile : « Qui ont des yeux et qui sont aveugles, des oreilles et qui sont sourds ». Comment vraiment ne pas voir que la femme chrétienne de nos jours, trop souvent, se vêt avec une licence telle qu'elle ferait rougir des païens eux-mêmes... regrettant de ne pouvoir rien emprunter au costume par trop simplifié des négresses qui vivent encore dans la brousse et dont le R. P. Vuillermet a dit que, à l'inverse de nos contemporaines, plus elles se civilisent, plus elles s'habillent ? Comment ne pas entendre les graves et solennels avertissements du Pape et des évêques, sur cette matière ?

Dans quel esprit vous parlerai-je de ce sujet si féminin : « La mode et les modes » ? Aide de la grâce divine, j'espère le faire, ainsi que Dieu lui-même me le commande, sans pencher ni à gauche ni à droite, me gardant de ces deux extrêmes : un laxisme qui précipiterait les âmes en enfer, un rigorisme qui les exaspérerait en leur imposant, comme autrefois les Pharisiens aux Juifs, un joug plus lourd qu'il ne convient, rigorisme du reste qui, par la réaction qu'il provoquerait, serait le plus efficace et le plus sûr moyen de faire monter encore plus haut ce déluge d'immoralité dans le vêtement, qui risque de nous submerger actuellement.

I

Ceci dit, je veux tout d'abord répondre à une objection qui peut-être est sur vos lèvres, qu'en tous les cas vous avez entendu sans aucun doute, à maintes reprises, formuler autour de vous, et qui, c'est possible, a pu vous impressionner : « L'Eglise, et donc ses représentants légitimes, le Pape, les évêques, les prêtres, en parlant de la mode et des modes, empiéteraient sur un terrain qui échappe à leur compétence... » Plus crûment : « Ils se mêleraient de ce qui ne les regarde pas ».

Je réponds : « L'Eglise est la gardienne de la moralité, or la mode et les modes sont justiciables de la morale, parce qu'elles ne sont, après tout, qu'une manifestation de la libre volonté de l'homme qui, quoi qu'il fasse, doit se soumettre aux prescriptions suprêmes de l'honnêteté et donc se conformer à la loi morale.

Il est facile de railler et de ridiculiser l'autorité ecclésiastique en disant : « Va-t-elle donc nous apprendre ce qu'il faut porter, et déterminer désormais la forme exacte de nos chapeaux, de nos robes ?... » L'Eglise n'a pas à vous dire cela, et elle se garde bien de vous le dire : l'écouteriez-vous, du reste ? De vos vêtements, vos journaux de mode — et Dieu sait s'ils pullulent ! — vous en parlent assez ; ils vous en donnent des dessins, ils vous en fournissent des modèles. Mais l'Eglise

doit intervenir pour vous rappeler qu'il y a des lois de bienséance, de pudeur, de modestie — naturelles et surnaturelles — supérieures à ce tyran qu'est la mode ; elle a le droit et le devoir de vous dire, comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode : «*Non licet!* Il ne vous est pas permis, quels que soient la mode du jour et le laisser-aller complaisant de ceux qui vous entourent, d'enfreindre ces lois. » Elle a le droit et le devoir, ayant charge des âmes que son divin Fondateur a rachetées de son sang, de vous rappeler fortement et avec insistance, dussiez-vous dire comme les disciples du Christ lui-même : « Cette parole est trop dure, » que vous n'avez pas le droit de jouer le salut de votre âme, pour un vêtement, même à la dernière mode, et de vous demander de vous faire une devise de cette loi : Votre habit pour votre corps ; votre corps pour votre âme ; votre âme pour Dieu. Elle a enfin le droit et le devoir de vous rappeler la gravité extrême du péché de scandale.

Ecoutez, sur ce sujet, Mgr d'Hulst : « Je ne dirai qu'un mot des modes... Qu'elles soient capricieuses tant que vous voudrez, pourvu qu'elles soient honnêtes. Et quand seront-elles honnêtes ? Quand vous pourrez dire non seulement qu'elles ne vous font pas pécher, vous, mais qu'elles ne font pas pécher les autres. Quand ces modes deviennent hardies, il est facile de donner l'explication de leur hardiesse : on veut attirer l'attention et les regards ; ces regards ainsi provoqués seront-ils purs ? Si vous êtes obligées de répondre non, vous êtes inexcusables de les avoir attirés. » Or, c'est un non qu'il faut dire si on veut répondre avec franchise.

« Si vous croyez que j'exagère, dit le R. P. Vuillermet dans son livre *Les modes actuelles*, demandez bien ce que les jeunes gens pensent de ces exhibitions. Ils vous diront que, très souvent, c'est pour eux une cause de scandale et de chute. »

Même remarque sous la plume du R. P. Hoornaert, dans son livre *Le combat de la pureté*. « Maintes jeunes filles catholiques observeraient mieux les recommandations des évêques sur la modestie, si elles savaient quels orages elles déchaînent dans les cœurs des jeunes gens. Etant personnellement à l'abri de désirs aussi véhéments, elles ne se rendent pas compte qu'elles provoquent, non un sentiment analogue aux leurs, de tendre affection, mais la brutale convoitise ».

Et du reste, croyez-vous que cette intervention de l'autorité ecclésiastique sur ce terrain du vêtement, que l'on prétend réservé, soit nouvelle et inconnue des temps passés? Ce serait bien mal connaître l'histoire. Ecoutez plutôt :

Les jeunes filles allaient à travers les rues de la ville, les yeux provocateurs, pleins du désir de se faire admirer. Voici le châtiment qui leur est annoncé : « Dieu leur ôtera et leurs filets de perles et les rubans de leurs cheveux, et les pierreries qui pendent sur leur front, et leurs vêtements précieux, et leurs riches étoffes ; au lieu de parfums, elles auront la puanteur, au lieu de ceinture, une corde ; à la place d'une robe de toile, un cilice. »

Qui donc parle avec une telle âpreté ? Un prédicateur moderne intransigeant et intolérant ? Un Bourdaloue ou un Bossuet, s'adressant à la cour du Roi-Soleil ? Non, c'est le prophète Isaïe lui-même (III, 16-24), et ces jeunes filles étaient celles de Jérusalem.

C'est dire que la question de l'habillement humain et de ses rapports avec la morale est une question bien vieille ; si j'osais, je dirais même qu'elle est presque démodée... Bien plus, elle est tellement vieille qu'elle remonte à l'origine même du monde, et vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire dans la Bible le ch. III de la Genèse, vous y trouverez, en effet, l'origine du vêtement : « Ayant mangé du fruit défendu, Adam et Eve connurent qu'ils étaient nus; ayant assemblé des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. »

II

L'Eglise a donc le droit et le devoir d'intervenir dans la question du vêtement, et elle n'y manque point. Mais que vous dit-elle ? En d'autres termes, comment use-t-elle de ce droit et remplit-elle ce devoir ?

Tout d'abord, elle ne vous défend point toute recherche d'élégance dans l'habillement. Sans vous mettre sous les yeux les exemples de Judith, d'Esther, de Rébecca, je me contenterai, après vous avoir cité ce que S. Paul écrivait à son disciple Timothée : « Je veux que la femme chrétienne se pare ; toutefois, que ce soit d'une façon décente et modérée, » de vous renvoyer au sage et si prudemment conciliant S. François de Sales, que l'Eglise n'a jamais désavoué. Relisez, en particulier, tout le chapitre XXV de la célèbre *Introduction à la Vie dévote*, et entendez ce bon Saint vous mettre, je crois, bien à l'aise : « Soyez propre, Philothée, qu'il n'y ait rien sur vous de traînant et de mal rangé. C'est mépriser ceux avec qui l'on est, que de les aller voir en habit désagréable. » Et il conclut : « Pour moi, je voudrais qu'un dévot et une dévote fussent toujours les mieux habillés de la compagnie, mais les moins pompeux et affectés, et qu'ils fussent parés de grâce, de bienséance et de dignité. »

Pourquoi, vraiment, les gens qui font profession de vie chrétienne seraient-ils moins avenants que les autres? Et pourquoi les parures seyant à l'âge et à l'état n'ajouteraient-elles point leur grâce à la paix et à la sérénité de l'expression ?

L'Eglise vous défend-elle de suivre la mode et vous oblige-t-elle à vous habiller d'une manière désuète que vous fera ressembler à une pièce ambulante de musée ? — Nullement. J'ai beau fouiller tout ce que me font connaître authentiquement les prescriptions de l'Eglise en pareille matière, l'esprit dans lequel elle veut qu'on les interprète, c'est en vain ; je n'y trouve rien qui justifie pareille obligation.

Liberté, oui, sur ce point, à une condition pourtant, mais absolument nécessaire, c'est que